

MUSIQUE

Retour aux sources autochtones
Page E 3



CINÉMA

Michael Moore frappe à tout vent
Page E 8



Rembrandt Bugatti, *Le Grand Tigre de Sibirie*. 1913

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

La beauté du site aidant, on résiste difficilement à la tentation de se faire une idée au préalable de la manière dont un thème sera mis en exposition, à plus forte raison quand ledit thème appartient à l'imaginaire collectif et que le musée qui souhaite l'explorer dispose de moyens importants: de l'argent, une collection d'œuvres pas si mal, des appuis politiques locaux et nationaux, des contacts privilégiés avec des artistes réputés et de futurs prêteurs, sans oublier un bâtiment industriel absolument splendide et qui ne demande pas mieux que de revoir l'affluence de visiteurs de l'an dernier. Le récit biblique de Noé, seul juste sauvé du Déluge qui emporta dans son vaisseau des couples de spécimens des grandes races animales, sert ici de prétexte pour réfléchir sur la relation que l'on entretient aujourd'hui avec le monde animal, à travers un corpus d'œuvres modernes et contemporaines. C'est un thème plein de bon sens dans le contexte actuel. Les menaces de toutes sortes qui pèsent sur les écosystèmes de la planète font que nous partageons avec les animaux et le monde vivant en général un sort commun: nous sommes tous en quelque sorte des naufragés en sursis.

Un parcours hiératique

Toutefois, il semble bien que, pour l'équipe derrière cette exposition, il n'y a qu'une seule chose qui compte: en mettre plein la vue pour épater la galerie. Quand d'un seul coup d'œil on aperçoit l'armada de sculptures animalières convergeant à l'unisson vers une minuscule barque dans laquelle fait semblant de ramer un chétif homme nu, on se dit qu'on aurait voulu faire une caricature de mise en scène muséale hypertrophiée qu'on ne s'y serait pas mieux pris. Pierre Théberge, le maître d'œuvre de l'opération, écrit

en guise de présentation dans le catalogue: «L'Arche de Noé examine de quel œil — affectueux, impartial, formel, humoristique, solennel ou sinistre — des artistes contemporains et modernes ont scruté les animaux et leur esprit. C'est un voyage initiatique qui débute par la poignante figure de l'Homme dans un bateau de Ron Mueck et prend fin avec le regard fixe, direct et sage de l'éléphant dans l'air le mort. En temps réel, par Douglas Gordon.» En fait, malgré ces louables intentions, et nonobstant le caractère anthropomorphe du commentaire qui sert ici à dépeindre un cas particulier du monde animal, ce n'est pas vraiment à un voyage initiatique que le directeur de musée nous convie. On a plutôt l'impression d'être entraîné à notre insu dans un parcours hiératique, au sens emporté et figé du terme.

La qualité des œuvres est heureusement au rendez-vous

Car ce type de présentation — essentiellement unidirectionnelle et statique —, en plus de contraindre le spectateur à toujours privilégier un point de vue frontal, ce qui est proprement antisculptural, constitue un contresens en regard du thème choisi. En effet, par quels obscurs détours de l'imaginaire ou par quelle logique tordue peut-on proposer aux spectateurs de découvrir les œuvres qui forment la ménagerie de l'Arche de Noé selon un ordre chronologique aussi ennuyeux et une distribution dans l'espace aussi spartiate? L'allusion aux musées d'histoire naturelle d'un autre siècle — ce que vient appuyer les monumentaux squelettes de baleine de Brian Jungen suspendus au fond de la salle —, ne fonctionne tout simplement pas. C'est le chaos, où à tout le moins un souverain désordre, qui règne toujours en situation de cataclysme. Par conséquent, pour articuler des objets d'art autour d'un thème pareil, c'est un vif climat d'anarchie qu'il convenait de suggérer et il fallait s'abstenir de mettre en scène un Noé dictatorial et prompt à mater sa ménagerie, peu importent les circonstances.

VOIR PAGE 2 : MÉNAGERIE

Une ménagerie bien matée

L'Arche de Noé:
une expo qui en met plein la vue pour épater la galerie

DANSE
SAISON
2004.2005

Abonnez-vous!
(514) 842-2112
www.dansedanse.net

Economisez jusqu'à **40%** avant le 30 juin

Brochure gratuite
(514) 848-0623

Billetterie de la Place des Arts
175, Sainte-Catherine Ouest, Montréal
Place des Arts Québec



Culture

MÉNAGERIE

SUITE DE LA PAGE E 1

Il faut toutefois reconnaître que dans l'ensemble, et cela en dépit du fait que les rapprochements avec le thème sont souvent d'une facilité déconcertante, la qualité des œuvres est heureusement au rendez-vous. Mais il y a quelques exceptions. Comme le *Grand cerf* (1929) stylisé de François Pompon, que l'on verrait mieux sur le parterre d'un siège corporatif de la rue Sherbrooke qu'à côté des petits chefs-d'œuvre d'art moderne de Brancusi, et le projet d'Ydessa Hendelen, *Compagnons (projet oursins en peluche, 2002)*, projet qui trouverait une place de choix dans la catégorie des ratés spectaculaires de l'art contemporain de notre époque. Car il ne suffit pas d'emprunter impunément à des pensées esthétiques fortes (une pincée de Christian Boltanski, un soupçon d'Anne Darboven, un grain d'Annette Messager), de s'approprier des images et des objets déjà entourés d'un halo affectif et de les rassembler dans un lieu commun avec goût et en disposant d'importants moyens de production pour que l'opération se transforme automatiquement en œuvre d'art. On se prend à espérer que, même si l'échelle de l'installation et le nombre d'artefacts collectionnés cherchent à en imposer, personne ne sera dupe devant une telle enflure artistique.

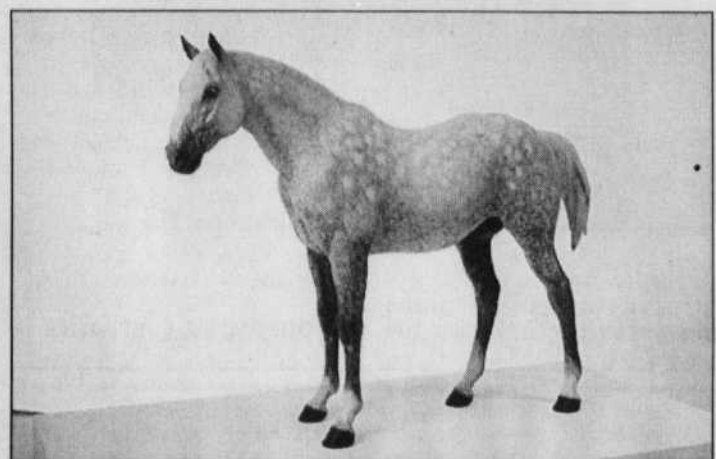
Bon nombre des artistes contemporains qui font partie de l'exposition sont archiconnus. Pierre Théberge a lui-même largement contribué dans le passé à nous les faire connaître et le travail de ses quelques favoris (Kiki Smith, Stefan Balkenhol, Joe Fafard, Barry Flanagan) est donc fort bien représenté. En contrepartie, si l'on excepte l'excellent artiste populaire Edmond Chatigny, décédé en 1992, les Québécois sont pratiquement

absents de la sélection. Bien que l'on prenne dans l'ensemble un plaisir certain à redécouvrir les œuvres de ces noms prévisibles compte tenu du thème exploré, il y a quelques participations inattendues et qui valent la peine d'être soulignées. Le jeune Américain Tom Friedman, qui n'a sans doute pas choisi d'être juxtaposé à la colossale araignée de Louise Bourgeois, tire bien son épingle du jeu. Ses frères reconstitutions d'insectes fabriquées à partir de ses propres cheveux et de leurres de pêche parviennent à susciter de légers sursauts d'inquiétude.

Avec *Faire le mort. En temps réel, 2003*, pièce qui clôt de belle façon le parcours de l'exposition, l'Écossais Douglas Gordon nous invite à prendre une pause méditative sur la vie des éléphants en captivité. Kitty Scott, la conservatrice du musée, écrit au sujet de cette pièce: «*En combinant dans une seule œuvre trois représentations de Minnie* [c'est le nom de la jeune éléphante], *Gordon parvient à transporter visuellement le vécu des éléphants de cirque ou de zoo dans l'espace restreint d'une des plus importantes galeries marchandes d'art contemporain à New York. Cependant, Faire le mort n'est pas dénué de morale, il nous fait passer par toute la gamme des sentiments, de l'affection et de l'admiration pour les animaux de spectacle à la culpabilité et au dégoût devant leur captivité et leur exploitation.*»

L'ARCHE DE NOË/
NOAH'S ARK

Une exposition organisée par le Musée des beaux-arts du Canada et présentée par la Cité de l'énergie à l'ancienne aluminerie de Shawinigan
1882, rue Cascade, Shawinigan
Se poursuit jusqu'au 3 octobre



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Silvers (1999), de Joe Fafard.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL
25 ANNIVERSAIRE
30 JUIN AU 11 JUILLET 2004

PLUS DE 150 CONCERTS EN SALLE DONT:

18 h Les Grands Concerts
Canada Trust

CONCERT SPÉCIAL
GONZALO RUBALCABA / JOAO BOSCO
SOLOS, DUOS, GRUPO
2 JUILLET

EGBERTO GISMONTI'S ORCHESTRAL PROJECT
Avec 1 Musici de Montréal
5 JUILLET

TAMANGO'S URBAN TAP
Avec invité spécial DAVID MURRAY
8 JUILLET

GUY NADON
ET SON GRAND ORCHESTRE
9 JUILLET

20 h 30 PLEINS FEUX
LA PRESSE

CONCERT D'OUVERTURE
TONY BENNETT
30 JUIN

GEORGE BENSON
Promoteur invité
RICHARD BONA
2 JUILLET

PROGRAMME DOUBLE
BELA FLECK AND THE FLECKTONES / MARCUS MILLER BAND
3 JUILLET

PROGRAMME DOUBLE
THE FOUR TOPS / THE TEMPTATIONS
9 JUILLET

BILLETTERIE: ACHATS PAR TÉLÉPHONE OU INTERNET

SPECTRUM DE MONTREAL
118, rue Sainte-Catherine O.
www.spectrummontreal.ca

PLACE DES ARTS
(514) 842-2112
www.pda.qc.ca

RENSEIGNEMENTS
Info Jazz Bell
(514) 381-1111 / (514) 381-0515
www.montrealjazzfest.com

SAO
Canada Trust
Radio-Canada
Bell

Québec 2102
Montréal
Canada

VITRINE DU DISQUE

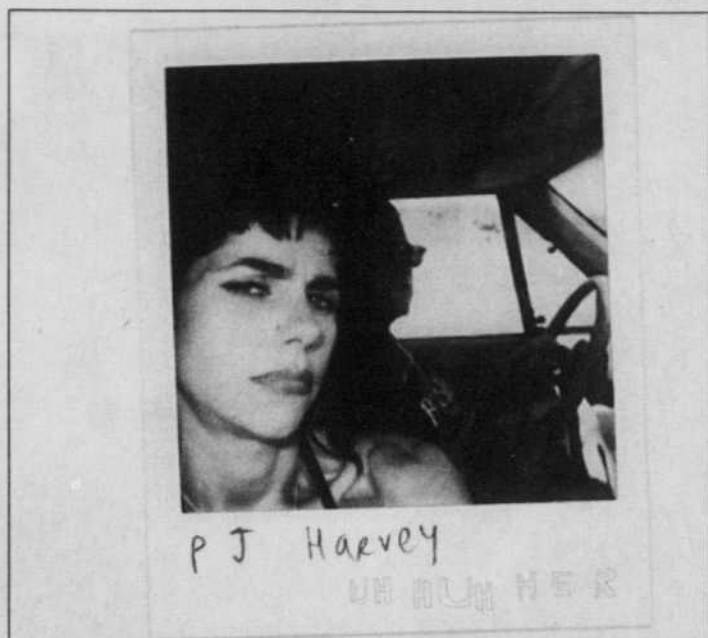
PJ Harvey, irrécupérable
et fière de l'êtreUH HUH HER
PJ Harvey
Island (Universal)

Ça nous apprendra à écrire qu'elle s'adoucissait avec l'âge, la Polly Jean. Ça leur fera les pieds, à ces imbéciles qui lui ont décerné le Mercury Music Prize pour son précédent album, le *Stories From The City, Stories From The Sea*, soi-disant le plus «commercial» d'il y a quatre ans (celui qui contenait un duo avec Thom Yorke de Radiohead, véritable rencontre royale des anciens alternos devenus stars malgré eux). Un trophée, et puis quoi encore? Un nouveau nez plus petit? Un duo avec Sting? Un prochain disque de reprises d'Abba? Mettez-vous ça dans les tympans et laissez-moi tranquille dans mon statut d'artiste-culte minimaliste au splendide gros nez, semble signifier PJ Harvey par ce *Uh Huh Her* tellement cru que les fans de la première heure, extatiques, ont peine à y croire.

Uh Huh Her, c'est du PJ Harvey irrécupérable et fier de l'être. Des mélodies pas faites pour séduire, une voix intrinsèquement belle mais utilisée comme un hache-vieille, des guitares qui grichent et grincet exprès, des ambiances qui n'ont rien d'atmosphérique, c'est de la chanson rock à sa plus simple, à sa plus rude et à sa plus primitive expression, telle que la conçoit l'intraitable fille d'éleveur de moutons de Yeovil, Angleterre. La même expression simple, pure et rude qu'avant, au début, en 1993, au temps béni de *Rid Of Me* et *4-Track Demos*. Il n'y a qu'à écouter *What The Fuck?* pour s'en convaincre: voilà une chanson qu'on ne demandera pas à PJ Harvey d'interpréter aux Grammy Awards.

Et voilà un album qu'on ne placera pas à côté du dernier Diana Krall (*The Girl In The Other Room*) dans la discothèque, même si les deux parlent généralement d'amour. La distance est vertigineuse: là où Krall se languit lascivement dans la pénombre, aussi racoleuse qu'une pub de Chrysler, Harvey fait l'inventaire de ses sentiments en pleine lumière, extrême dans la douleur comme dans le désir, à la limite du supportable. Car si *Uh Huh Her* fait la joie des fidèles de la mam'zelle au rouge à lèvres trop rouge, c'est précisément parce que c'est le contraire d'un disque agréable, en ce sens qu'il n'agrége avec rien. Pas même avec son auteur: entre *The Life & Death Of Mr. Badmouth*, *The Desperate Kingdom Of Love* et *The Darker Days Of Me & Him*, l'Anglaise donne à plein dans ses propres contradictions, désespérée un moment, agressive ensuite, optimiste l'instant d'après. Comme dans la vraie vie, se dit-on. La vie qu'il fait bon regarder en face, même dans les chansons. La vie avec un beau gros nez au milieu.

Sylvain Cormier

23RD STREET LULLABY
Patti Scialfa
Columbia (Sony)

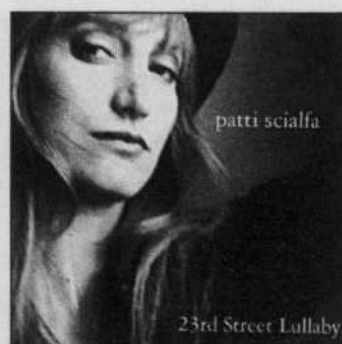
Des fois que, sexisme rock'n'roll oblige, j'aurais négligé de parler d'elle dans l'un ou l'autre des 142 textes où j'ai mentionné Bruce Springsteen depuis 14 ans (vrai comme je vous le dis), sachez que Patti Scialfa est madame Boss. *Ze First Lady Of New Jersey* en personne. La légitième du Bruce, quoi. Une légitième qui cumule les fonctions, contrairement à la première légitième du même Bruce, Julianne Phillips, qui se contentait d'être belle. Patti, elle, en plus d'être madame Boss et la mère de leurs trois enfants, occupe encore et toujours son emploi de choriste attitrée du E Street Band, troupe d'élite de Springsteen depuis les années 70. Epouse, maman, soutien vocal et girl-in-the-band: de quoi occuper les soirées sans bingo, mettons. On comprend pourquoi la rouquine n'en est qu'à son deuxième disque en solo, et pourquoi ce disque ne paraît que onze ans après le premier, un *Rumble Doll* pourtant bien prometteur. C'est quand même notable: ce *23rd Street Lullaby* ne nous parvient qu'une fois la choriste d'épouse libérée de ses obligations envers son patron de mari, c'est-à-dire après les deux ans de la tournée *The Rising*. Comme le chante justement son Bruce: «*Oh the price you pay...*»

C'est peut-être pour ça qu'elle chante *You Can't Go Back* avec un brin de tristesse dans le ton (et des échos de Lou Reed dans la musique): «*New York City / 1998 / standing in the Chelsea rain / with a small suitcase / I used to walk invisible / and the only time I felt recognized / was when I saw myself reflected / in your loving eyes / now I'm looking for a piece of my past / on these streets that I once knew but...*» Eh ben non, on ne peut pas revenir en arrière. La preuve, tout ce disque sonne comme du Springsteen avec une fille qui chante. Tant d'années à arpenter le E Street finit par creuser des

silons dans l'asphalte, et ce n'est pas un détour par la 23rd Street qui renouvellera l'asphalte. Même avec d'autres musiciens (Steve Jordan, notamment, collaborateur de Keith Richards), on ne sort pas le New Jersey de la fille parce que la fille sort du New Jersey.

Ce n'est pas un tort. Ce son-là, ces guitares rock'n'roll un brin Duane Eddy, cet orgue d'église gospel, ce piano très lyrique, ces mélodies délicieusement tristes et ces arrangements si manifestement tributaires de la musique pop-rock fin *fifties* début *sixties* qui caractérisent la musique de Bruce Springsteen vont particulièrement bien à Patti Scialfa, et d'abord à sa voix, ce timbre de petite fille qui renvoie irrésistiblement à celle de Ronnie Spector, soliste des Ronettes et ex-madame Phil Spector (la voix de *Be My Baby*). Référence de base pour Bruce, faut-il ajouter. Mesurez le raccourci spatio-temporel: écouter Patti chanter *Romeo, State Of Grace, Chelsea Avenue* ou la fabuleuse chanson-titre, c'est comme écouter Ronnie Spector en 1963, mais avec le E Street Band. Ce qui est extrêmement plaisant, faute d'être original. On ne peut pas dire que madame Boss s'émancipe — ce n'est pas l'intention, de toute façon —, mais ce n'est pas non plus le simple travail d'une choriste en congé. Patti Scialfa, qui a écrit et composé les douze titres, a certes fait du Springsteen, mais du très bon Springsteen. Ce qui est finalement assez légitime, quand on est la légitième.

S. C.



patti scialfa

23rd Street Lullaby

JAZZ

EXPERIENCE

World Saxophone Quartet
Étiquette Justin Time

L'idée est originale. De quoi s'agit-il? Demander à des musiciens de jazz de prendre possession des immortelles signées Jimi Hendrix et de les rénover. Ça nous change passablement de la flopée de lectures consacrées à Thelonious Monk. À ce propos, on tient à souligner un vice économique. La grande majorité de ces albums confectionnés uniquement de ritournelles du Capitaine Monk sont mises en marché à un coût supérieur aux enregistrements de ce dernier. Que la copie soit plus onéreuse que l'original, c'est...

Toujours est-il que le World Saxophone Quartet propose depuis peu un disque fait de huit succès d'Hendrix. Le WSQ, comme on dit pour faire court, c'est David Murray au ténor et à la clarinette basse, Hamiett Bluiett au baryton, Oliver Lake au soprano et à l'alto et Bruce Williams à l'alto et au soprano dit courbé. Et comme le Hendrix est indissociable des rythmes qui pèsent, nos bons-hommes ont fait appel au tromboniste Craig Harris, au violoniste Billy Bang, au bassiste Mathew Garrison et au batteur Gene Lake.

Le tout n'est évidemment pas... comment dit-on déjà?... *izzylissening!* Ce n'est ni éclaté ni racoleur. C'est un peu exigeant. Et c'est tant mieux. En fait, on a entre les mains un disque qui exige une écoute attentive. Une fois le processus d'adoption effectué, on réalise que les membres du WSQ demeurent ce qu'ils sont depuis une trentaine d'années: les éclaireurs du jazz.

Serge Truffaut

HIP-HOP

MADVILLAINY

Madvillain
(Stones Throw)

Avec tout le battage médiatique entourant le *Grey Album* (cette osmose parfaitement cohérente entre la voix de Jay-Z sur son *Black Album* et les musiques du *White Album* des Beatles) de Danger Mouse, le hip-hop underground américain suscite de vives réactions en ce moment. On ne sait jamais, des artistes aussi imprévisibles que Cloudeade, Sage Francis ou Beans (un ancien membre d'Anti-Pop Consortium) se retrouveront peut-être bientôt dans la même classe que le jeune prodige Kanye West. Parmi ces transgresseurs en lutte contre un hip-hop faussement mercantile, Madlib et MF Doom sont devenus des références indélogeables. Ensemble, ils viennent tout juste de créer un monstre. Ce Madvillain s'applique donc à redonner au genre une folie presque contagieuse. Sur *Madvillainy*, ces vétérans détournent le jazz, une soul psychédélique et un funk coriace avec beaucoup d'intelligence. Il faut entendre MF Doom raconter ses histoires incongrues qui tournent rapidement au cauchemar ou au délire paranoïaque. Très bientôt, Madlib reverra aussi à sa manière le riche héritage musical de Stevie Wonder (l'album *Stevie* à paraître également sur l'excellente étiquette californienne Stones Throw). On n'a sûrement pas fini d'entendre parler de ces deux créateurs contemporains à l'imagination fertile.

David Cantin

ÉLECTRO

POST OFFICE 2

Artistes variés
(Telegraph-Statik)

Alors que le phénomène de la micro-house donnait l'impression d'être en chute libre (sur le plan des idées) depuis un certain temps, *Post Office 2* relance le débat. Après la parution du mémorable *Alcachofa* de Ricardo Villalobos, on semblait avoir atteint un plateau. Qui donc serait capable de faire mieux? Le label français Telegraph invite donc Villalobos ainsi qu'une dizaine de participants à regrouper du matériel inédit pour un deuxième volet de la compilation-manifeste *Post Office*. Le Canadien Ben Neville amorce plutôt bien les choses avec un *Kidlins* inspiré. Ensuite, on écouterait avec intérêt les Ark, Cabanne, Luciano et Dandy Jack venir défender une musique électronique aussi répétitive qu'efficace. On

VOIR PAGE E 3: VITRINE

L'été 2004 au DOMAINE Forget
SAINT-IRÉNÉE CHARLEVOIX

LE FESTIVAL INTERNATIONAL
du 25 juin au 28 août 2004

CONCERT D'OUVERTURE
VENDREDI 25 JUIN - 20H30 32\$

Carte blanche à Emmanuel Pahud
Emmanuel Pahud, flûte
Hansjörg Schellenberger, hautbois
James Parker, piano

Deuvres de W.F. BACH, HOLLTIGER, MARTIN et STRAUSS

SAMEDI 26 JUIN - 20H30 32\$

Les Violons du Roy
Direction: Jean-Marie Zeitouni
Solistes: Charles Neidich, clarinette
Christopher Millard, basson

Deuvres de WOLFF, STRAUSS, MAHLER, NEIDICH et SUK

MERCREDI 30 JUIN - 20H30 26\$

Alexandre Da Costa, violon
Matt Herskowitz, piano
Marika Bournaki, piano

Deuvres de SCARLATTI, SCHUMANN, CHOPIN, MOSZKOWSKI, LAFOND, YSAÏE, BRAHMS et KREISLER

LES BRUNCHES-MUSIQUE CONCOURS

Tous les dimanches de 11h00 à 14h00
4 juillet - Bazirka: Sylvain Neveu, violon, Renaud Paquet, contrebasse et Steve Hamel, percussions, Musique du monde

Courez la chance de gagner un forfait souper-concert avec les restaurants Allegro ou Vices Versa. Le prix comprend un souper suivi d'un concert de la saison régulière du Festival international du Domaine Forget. Pour participer et pour connaître les détails, visitez la section concours de notre site internet: www.domaineforget.com/concours/ledevoir.php3

PRIX: adultes: 27,50 \$
enfants de 6 à 12 ans: 12,75 \$
enfants de moins de 6 ans: GRATUIT
Les taxes et le service sont inclus.

(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)

Québec Culture et Communications
Conseil des arts de la lettre

40 ans
Théâtre Maisonneuve Place des Arts
(514) 842-2112 / (866) 842-2112
www.pda.qc.ca

175, rue Saint-Catherine-Ouest

40 ans
Théâtre Maisonneuve Place des Arts
(514) 842-2112 / (866) 842-2112
www.pda.qc.ca

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

TERRES EN VIEUX
LAND INVESTORS

◆ Culture ◆

MUSIQUE CLASSIQUE

Retour aux sources

Dvorák ne fut pas le seul à s'intéresser aux musiques ancestrales des Premières Nations

CHRISTOPHE HUSS

À la veille de la Journée nationale des peuples autochtones, marquée par le concert de clôture du festival Présence autochtone, il est intéressant de gratter le vernis trop apparent de la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorák pour chercher dans quelle mesure des compositeurs ont pu, à la même époque que Dvorák, s'intéresser plus encore aux musiques traditionnelles ancestrales des Premières Nations en Amérique du Nord.

Cette recherche fut assez active pendant trois décennies, approximativement entre 1890 et 1920. Elle a été éclipsée ensuite par l'influence croissante des musiques afro-américaines, qui bénéficiaient d'un double impact: l'inclusion dans la «musique savante européenne» de rythmes typiques (écoutez la *Sonate pour violon et piano* de Ravell) et l'émergence en Amérique du Nord de compositeurs noirs tels que Samuel Coleridge Taylor (1875-1912), le «génie noir», et son émule William Grant Still (1895-1978).

Édulcoré

À la fin du XIX^e siècle, les tentatives de retour aux sources de la musique traditionnelle des peuples autochtones étaient tout à fait dans l'air du temps. L'influence musicale prépondérante restait encore allemande et cette musique est alors représentée au premier chef par Wagner. En réaction, la seconde moitié du XIX^e siècle avait vu fleurir des écoles nationales pour lesquelles l'étude des traditions musicales était un prolongement naturel, quitte à «recomposer» ensuite ce folklore comme le fit Bartók ultérieurement en Hongrie. Le mouvement amérindianiste est évidemment présent en littérature; l'exemple de Longfellow avec le *Chant de Hiawatha* vient immédiatement à l'esprit. C'est d'ailleurs de cette œuvre que la mécène Jeanette Thurber, qui fit venir Dvorák à la direction du Conservatoire de New York, désirait que celui-ci fasse le premier opéra américain. Dvorák se dédouana vaguement dans sa symphonie, alors que d'autres au même moment poursuivaient avec plus d'abnégation la quête d'un idiome musical américain puisant ses racines dans les musiques populaires autochtones.

Le résultat fut globalement très édulcoré, les compositeurs traduisant en général à travers leurs œuvres une espèce de «réalité musicale poétisée» (la tradition passée par le filtre subjectif du

«compositeur savant»). Souvent, ces pièces caractéristiques étaient destinées au piano. Edward McDowell (1861-1908) fut le pionnier de cette esthétique. Son *Indian Idyl*, typique pour ce compositeur de miniatures, a été enregistré par le pianiste Dario Müller. McDowell a mis encore plus d'énergie dans une *Indian Suite*, achevée en 1892, l'année de la *Symphonie du Nouveau Monde*. Cette suite est autrement plus illustrative que la fameuse symphonie.

Un ami de McDowell, George Templeton-Strong (1856-1948), s'intéressa aussi à ce courant, avec une suite *Au pays des Peaux-Rouges*, un voyage très imaginaire que Charles Wakefield Cadman (1881-1946) avoua plus ouvertement en intitulant l'une de ses suites pour piano *Idealized Indian Themes*. L'un des animateurs les plus engagés du mouvement amérindianiste en musique fut Arthur Farwell (1877-1952), qui composa de nombreuses œuvres reposant sur un folklore idéalisé.

Parmi ces autres nombreux compositeurs inconnus du grand public, il faut tout de même citer Harvey W. Loomis (1865-1930), compositeur de splendides *Lyrics of the Red-Man* pour piano. Au Canada, Murray Adaskin (1906-2002) porta parfois le flambeau de cette inspiration. Son *Algonquin Symphony* sera dirigée lundi par Yannick Nézet-Séguin.

À écouter:

Edward McDowell: *Suites pour orchestre*. Takuo Yuasa. Naxos «American Classics» 8.559 075. The American Indianists, vol. 1 et 2. Dario Müller, piano. Marco Polo 8.223715 et 8.223 738 (apparemment supprimé au Canada, mais trouvable sur Internet via les États-Unis).

En concert:

Concert de clôture du festival Présence autochtone 2004. Lundi 21 juin, théâtre Maisonneuve, 20h.



Tara-Louise Montour participera au concert de clôture du festival Présence autochtone.

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE 2

sent parfois un besoin de vaincre certains réflexes (une rythmique très minimale) afin de mieux pervertir quelques bonnes idées de départ. De plus, on a droit à un extrait du collectif Narod Niki lors de la dernière édition du festival Mutek. À quand la prochaine sortie d'un défricheur du calibre de Marc Leclair (Akufen)?

D. C.



MUSIQUE POUR L'AMOUR

Eloi Brunelle (Fusion III)

L'objectif est ambitieux: créer pour les amoureux un environnement sonore aussi «sensuel, émotif, énergisant et inspirant [...] qu'une chaude nuit d'été en bonne compagnie», annonce l'artisan de cette musique pour l'amour. Rien de moins.

Eloi Brunelle a le mérite d'être clair et le titre sans ambiguïté de sa dernière création en témoigne. Tout comme d'ailleurs le résultat qui effectivement, en 11 compositions — flirtant avec l'ambient techno —, traverse le corps et l'esprit de celui ou celle qui l'écoute pour mieux le plonger dans un état d'apesanteur.

L'aventure est hautement électronique, cadencée toujours, mélodieuse parfois et amusante surtout avec cette voix monocorde de psychothérapeute sur le prosac qui, entre deux crescendo, vient susurrer quelques conseils pratiques pour se détendre ou quelques remarques salaces pour s'abandonner pleinement dans cet univers imaginé par l'alchimiste des échantillonneurs.

L'artiste a de la mise en boîte de sonorité binaire dans le corset, comme dirait l'autre. Surtout depuis qu'il court les clubs français, anglais, allemands, suisses, portugais et mexicains pour diffuser les rêve-

ries électroniques qu'ils inventent parfois à la Société des arts technologiques (SAT) ou dans les grands festivals comme le MEG ou Mutek. À la longue, ça donne de l'expérience. Et forcément, quand il est question d'amour, cela rend les choses plus agréables.

Fabien Deglise

BANDE SONORE

THUNDERBIRDS ORIGINAL TELEVISION SOUNDTRACK

Barry Gray
Silva America (Fusion III)

CAPTAIN SCARLET ORIGINAL TELEVISION SOUNDTRACK

Barry Gray
Silva America (Fusion III)

Ah! Ces fabuleux indicatifs musicaux des séries-cultes de la télé britannique des années 60, à qui les doit-on? À des types dont le nom passe bien vite au générique. Quelques-uns sont relativement connus. L'indicatif des Champions, par exemple, était signé Tony Hatch, l'arrangeur attiré de Petula Clark. Celui d'Amicalement vôtre, je l'écrivais il y a peu en ces pages, était une géniale digression de John Barry entre deux trames de James Bond. Mais celui des Sentinelles de l'air, l'impétueuse marche militaire avec les cuivres, c'était de qui? Et l'indicatif d'intro si inquiétant de Capitaine Scarlet («Ici la voix des Mystérons...»? Et l'impérissable «Mon cœur serait un Fireball...» entonné à la fin de chaque épisode de Fusée XL-5 sur le même air de twist? Je le découvre aujourd'hui, alors que je déballe, tout tremblant, vieil enfant ravi, ces deux disques inespérés, premiers parus d'une série: tous les indicatifs et toutes les trames des émissions en «Supermarionation» de Gerry Anderson étaient l'œuvre d'un certain Barry Gray. Un monsieur à lunettes qui pourrait être l'oncle de Joe 90, d'après les photos fournies dans les livrets extraordinaires détaillés qui accompagnent les disques.

Ces disques ont ceci de particulier que les musiques proviennent des bandes multipistes originales enregistrées par Gray, telles que

retrouvées par des fans dans un entrepôt. Miraculeusement, il va sans dire. D'ordinaire, ces musiques ne survivent pas aux séries correspondantes: les compilations d'indicatifs sont tirées le plus souvent des bandes-son, avec bruitages et narration, quand il ne s'agit pas carrément de refontes. Ici, on s'abreuve à la source même. La formidable marche pétaradante mentionnée ci-dessus est proposée en stéréo, dans toute sa magnificence, sans les effets sonores à la fin (l'explosion d'une raffinerie, rappelez-vous). Mieux, toutes les variantes de l'indicatif sont fournies, chacune valable en soi, à commencer par Thunderbirds Are Go!, qui accompagnait la séquence d'embarquement et de départ des véhicules de sauvetage principaux, le numéro 1, piloté par Scott Tracy, et le numéro 2, piloté par Virgil Tracy.

Pour avoir revu nombre d'épisodes, je peux affirmer ceci: la musique a mieux vieilli que la série, dont le rythme paraît aujourd'hui terriblement lent. Les pièces d'ambiance méritent tout particulièrement la redécouverte: la bossa nova Dangerous Game, la jame-bondesque The Man From ML5, le jazzy Let's Play Ad Lib s'écourent aisément hors contexte. Le disque consacré au Capitaine Scarlet, malgré ses motifs généralement plus sombres (Winged Assassin, Man Hunt), a également ses attraits: White As Snow est absolument savoureux dans le genre orgue à gogo. Until Midnight est un parfait habillage de cocktail lounge et Lunarville 7 la meilleure évocation de désolation lunaire jamais composée. C'est l'amateur de musique instrumentale qui vous le dit, pas le vieux gamin encore et toujours sous l'empire des Mystérons.

S. C.

CLASSIQUE

KARINA GAUVIN

Barber: Knoxville: Summer of 1915, Second Essay for Orchestra, Third Essay for Orchestra; Toccata Festiva. Karina Gauvin (soprano), Thomas Trotter (orgue), Orchestre national royal d'Écosse, direction: Marin Alsop. Naxos 8.559134

Mine de rien, le label économique Naxos est en train de se construire, sous la direction de Ma-

VOIR PAGE 4: VITRINE



COMMUNAUTÉ SÉPHARADE UNIFIÉE DU QUÉBEC

QUINZAINE SÉPHARADE

UNE FENÊTRE SUR LA CULTURE JUIVE
17 JUIN AU 6 JUILLET 2004

PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

Les Nouveaux Magnifiques

3 soirs seul. 4, 5 et 6 juillet
20 h 30 • Théâtre Outremont
(514) 495-9944

Après avoir fait rire la France depuis 2 ans

La pièce de théâtre hilarante enfin à Montréal

26 - 27 - 29 juin Théâtre Outremont
(514) 495-9944

Ouverture officielle lundi 21 juin à 18h

CENTRE DES ARTS SAIDYE BRONFMAN

En présence de la ministre des Relations avec les citoyens et de l'Immigration du Québec, Mme Michelle Courchesne.

Vernissage des œuvres de Yoël Benharrouche (Jérusalem) Maxim Ben Haïm (Montréal)

Les mains d'Or (Artistes joailliers et sculpteurs de différentes origines et traditions)

Autres spectacles

<p>LUNDI 29 JUIN MOÏSE Saga musicale mettant en scène choristes et musiciens Saidye Bronfman 20h30</p>	<p>MERCREDI 30 JUIN JEUDI 1ER JUILLET BARAKA (C'EST ASSEZ !) Théâtre: adaptation de 2 nouvelles de Ionesco Saidye Bronfman 14 h et 20 h 30</p>	<p>SAMEDI 3 JUILLET LES FEUX DE L'ORIENT Pinhas, chanteur de musique orientale, sera accompagné de 10 musiciens Hevra Kadisha 22 h 30</p>
--	---	---

Conférences, rencontres et débats

<p>CONFÉRENCES SUR LE THÈME LES VOIES DU DÉSERT Du 22 au 24 juin Conférenciers invités : M. Bar Zohar K. Valaskakis - J. Oliel D. Bensimon - S. Jacobovici</p>	<p>CONFÉRENCES SUR LA GÉOPOLITIQUE AU MOYEN ORIENT Du 27 au 30 juin Conférenciers invités : F. Encel - D. Bensimon - S. Aoun E. Schemla - Z. Sternhell - R. Israël</p>
---	---

Billetterie : (514) 735-5565 et (514) 737-8628 # 100, 153 et 154
www.quinzainesepharade.com



D'AMOUR
OF SEA SHELLS AND SAILING SHIPS
ET D'EAU SALÉE

France • Canada 1604 • 2004

JUNE 18 - 21 JUIN

FESTIVAL montréal baroque

VIEUX-MONTRÉAL

FOIRE BAROQUE • MUSIQUE EN PLEIN AIR • COURS DE MAÎTRE

LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 JUIN	LA GRANDE TRAVERSÉE	LE DIMANCHE 20 JUIN
<p>17h30 BACH : 3 Cantates pour la Saint Jean-Baptiste BWV 730 et 167 Avec Daniel Taylor et Suzie Leblanc</p>	<p>18h30, 19h et 19h30 TRAVERSÉE EN BATEAU</p> <p>19h15, 20h30 et 21h15 DANS LE LOGIS DU CAPITAINE Nigel North, luth</p> <p>19h15, 20h30 et 21h15 STURM UND DRANG Tom Beghin, clavicorde</p>	<p>7h L'ARMÉE DES HUMAINES et Sylvain Bergeron, luth</p> <p>14h 1704 : LA MER JOLIE Olivier Corneille, luth et Dorothée Ventura</p> <p>20h30 [GRATUIT] LA MER JOLIE : Chants d'Acadie Improvisation sur des chansons traditionnelles acadiennes Suzie LeBlanc et ses musiciens</p> <p>22h30 Vigile pour Saint Jean-Baptiste Plain-chant et messe de Tournai</p>
<p>LE SAMEDI 19 JUIN</p> <p>14h à 17h FOIRE MONTRÉAL BAROQUE PLACE DE LA DALVERSIÈRE ET CHÂTEAU RAMÉZAY</p> <p>14h LA TIMIDE CANTANTE Ensemble Baroque</p>	<p>20h et 21h CORDES, VOILES ET VENTS Masques, Le Mercure Galant</p> <p>22h30 SIMPLY FAB Musique traditionnelle amérindienne</p>	

WWW.MONTREALBAROQUE.COM • 514 845 7171



CD Batailles - enregistrement Festival Montréal Baroque 2003
SORTIE MAI 2004





Culture

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 3

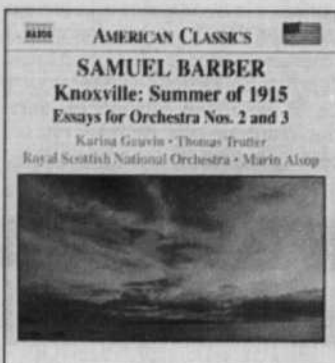
rin Alsop, une intégrale Barber de haut niveau, dans le cadre de sa splendide collection «American Classics». Voici le célèbre *Knoxville: Summer of 1915*, écrit pour Eleanor Steber sur un poème de James Agee, œuvre nostalgique et innocente dont la partie non dite précédant la première phrase est la suivante: «We are talking now of summer evenings in Knoxville Tennessee in the time that I lived there so successfully disguised to myself as a child.» La soliste en est Karina Gauvin, qui enregistre ici son premier CD chez Naxos. Karina Gauvin ne retrouve pas l'unique candeur émerveillée dépeinte par Leontyne Price (RCA, direction: Thomas Schippers), qui survole de très haut la discographie. Elle se range plutôt dans une tradition plus «vocale», dans la lignée de Steber. Si l'on adhère au parti pris, il faut reconnaître que la prestation de la soprano québécoise est suprême de maîtrise et de luxe vocal. On admirera aussi la direction vivante de Marin Alsop, qui dessine ensuite très clairement les contours des Essais n° 2 et 3, décanter et patients. Seul bémol, le disque est composé d'enregistrements réalisés lors de quatre sessions différentes par quatre ingénieurs différents et je ne suis pas un inconditionnel du travail de Tim Handley sur une *Toccata Festiva* qui manque d'impact et dont l'orgue est assez étrangement dosé.

Christophe Huss

TRISTAN PAR KARAJAN

Wagner: Tristan et Isolde. Ramon Vinay (Tristan), Martha Mödl (Isolde), Ludwig Weber (Le roi Marke), Hans Hotter (Kurwenal), Hermann Uhde (Melot), Ina Malaniuk (Brangäne), Chœur et Orchestre du Festival de Bayreuth, direction: Herbert von Karajan. Orfeo 3 CD C 603 033D (distribution: Gilmore Music)

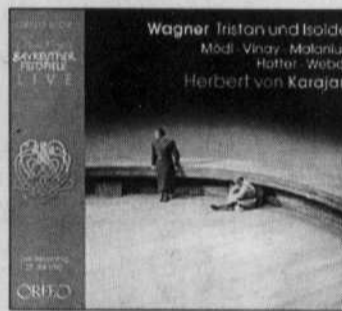
Double bonheur. D'abord, le retour sur le marché canadien du label allemand Orfeo, dont l'accès aux archives de la Radio bavaroise et du Festival de Salzbourg nous a valu l'édition de nombreux trésors. Ensuite, l'édition en bonne et due forme, d'après les bandes originales, d'une soirée de légende dans l'histoire du Festival de Bayreuth: le *Tristan et Isolde* dirigé par Karajan le 23 juillet 1952. Sans mettre en cause



le choix de la version Böhm 1966 (DG) comme premier *Tristan* de tout un chacun, cette représentation fulgurante, incandescente est à marquer d'une pierre blanche. À l'opposé de l'enregistrement de studio de Furtwängler de la même année (récemment réédité en version économique chez EMI et Naxos), où plane constamment l'ombre de la mort, le *Tristan* de Karajan développe une dimension sulfureuse et torride, d'un érotisme exacerbé. Cette direction qui brûle tout sur son passage enflamme aussi les personnages, Mödl et Vinay, dans un état second, et confère à l'interaction de leurs personnages des dimensions paroxystiques qu'on peine à trouver ailleurs dans la discographie. Ce document fascinant nous est rendu dans un son très acceptable, mais qui ne justifie pas un rachat pour les possesseurs de l'édition Golden Melodram antérieure.

Parmi les autres nouveautés Orfeo, la seconde priorité est une représentation d'*Aïda* de Verdi (2 CD C 583022D) qui, elle aussi, vaut pour la direction fulgurante, de Riccardo Muti, dont la ferveur gagne une distribution parfois inattendue (Fassbänder en Amneris, Nimsgern en Amonasro) menée par le couple Domingo et Tomowa-Sintow. À mentionner également: deux respectables représentations de *Don Giovanni* de Mozart (Karajan) et *Attila* de Verdi (Sinopoli).

C. H.



HERMAN SORGELOOS

Anne Teresa de Keersmaecker et sa compagnie Rosas ont souvent visité le FIND.

Six mois après la mort du FIND...

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le 15 décembre 2003, au grand étonnement du milieu, le Festival international de nouvelle danse (FIND) fermait définitivement ses portes. Malgré l'absence de mobilisation réelle, des voix s'élevèrent pour défendre des visions distinctes quant à la création d'un nouvel événement.

Bien des rumeurs ont circulé dans les derniers mois au sujet d'une possible relève du défunt festival. Six mois, c'est bien peu pour faire le bilan d'un événement qui a duré quelque vingt années et contribué à l'épanouissement de la danse contemporaine québécoise. Le temps est donc encore et toujours à la réflexion. Si tout le monde s'entend pour dire qu'un nouvel événement doit prendre le relais du FIND, au moins deux groupes distincts ont posé des gestes plus concrets en ce sens.

D'un côté, des administrateurs chevronnés du milieu (Francine Bernier de l'Agora de la danse, Marie-France Bruyère de la Fondation Jean-Pierre Perreault, Cyril Comer anciennement de la compagnie Flak, Pierre Desmarais de Danse Danse, Louis Lehoux de La La La Human Steps et Cathy Levy du CNA), auxquels s'est joint le chorégraphe de Québec Harold Rhéaume, ont amorcé une réflexion. Dans l'éventualité d'un appel de projets de la part des subventionneurs, ils souhaiteraient en déposer un. Mais pour l'instant, ils sont à l'étape d'évaluer les besoins du milieu et d'identifier les paramètres d'un nouveau festival, qu'ils proposent un peu plus démocratique.

«Le FIND reste une base très importante, précise d'emblée Harold Rhéaume. L'idée n'est pas de faire table rase. On est très préoccupé par les besoins des jeunes chorégraphes. On souhaite que différentes strates de

chorégraphes soient représentées et que tout le monde y trouve son compte. Et que, parallèlement à cela, le volet international soit important.»

De l'autre côté, une poignée d'artistes de la génération montante a commencé à rencontrer les différentes instances gouvernementales pour faire part de leur vision. Conternés par la mort du FIND, Martin Bélanger, Marie-Andrée Gougeon, Emmanuel Jouthé, Manon Oigny, Dominique Porte, Marie-Claude Poulin, David Pressault et Catherine Tardif défendent le caractère avant-gardiste qu'incarne aujourd'hui la danse montréalaise. «On a hérité d'une vision artistique très forte qu'on veut préserver», confie Emmanuel Jouthé.

Concertation des subventionneurs

Pendant ce temps, les subventionneurs des trois ordres de gouvernement se sont rencontrés pour sonder les causes de la fermeture du FIND et établir les paramètres de financement d'un nouvel événement. «Il y a une réelle volonté de concertation», souligne Claire Adamczyk, chargée de danse au Conseil des arts de Montréal. Est-ce que les sommes octroyées au FIND demeureront les mêmes pour le futur événement? «C'est à chacun d'en décider», répond-elle. Un appel de projets est envisagé pour l'automne. «Il faut choisir collectivement le meilleur projet pour ne pas morceler l'argent», note-t-elle.

Une étude sur les problèmes de

financement dont souffrent les organismes de danse au pays (le Festival Danse Canada vient de clôturer une édition réduite de moitié à cause de difficultés financières) serait même sur le point d'être lancée. «Il y a une intention de s'interroger à la fois sur le Festival de nouvelle danse et le Festival Danse Canada», indique Mme Adamczyk. Financièrement, qu'est-ce qui se passe? Avec ces deux études, si elles sont bien menées, j'imagine qu'on aura un document final à l'automne.»

En six mois, le deuil silencieux du FIND aura cédé la place à une effervescence naissante. Quelques lettres ont circulé — surtout sous la plume de jeunes chorégraphes et danseurs qui déplorait l'apathie du milieu et soulignaient l'absolue nécessité d'un festival, vitrine essentielle pour les artistes. Au mois de mai, une rencontre informelle a permis à tout un chacun de faire part de ses doléances. Les réflexions, suggestions et commentaires émis par la cinquantaine de personnes (artistes, travailleurs du milieu, spectateurs curieux) réunis ont toutefois fait resurgir une fracture entre deux visions: miser davantage sur une danse grand public ou d'avant-garde?

«C'est l'occasion de consulter et de repenser le milieu qui n'est plus le même, suggère l'historienne de la danse Michèle Febvre. Il ne faut surtout pas se précipiter.»

Le Devoir

Festival des arts

DE SAINT-SAUVEUR

DU 30 JUILLET AU 8 AOÛT 2004



BALLETS INTERNATIONALE

CHICAGO CHILDREN'S CHOIR

MARGIE GILLIS

ASPEN SANTA FE BALLETS

GINO QUILICO

LE JEUNE BALLETS DU QUÉBEC

CONCOURS INTERNATIONAL DE CHOREGRAPHIE

GIOCONDA BARBUTO

Spectacles gratuits sur la scène extérieure



MANOIR
SAINT-SAUVEUR
HÔTEL DE VILLÉGIATURE
4 SAISONS

FORFAIT HÉBERGEMENT:
MANOIR SAINT-SAUVEUR 1-800-361-0505
www.manoir-saint-sauveur.com

Décor Antique
www.decorantique.qc.ca
du 30 juillet au 1 août 2004

BILLETS / RÉSERVATIONS :

450.227.9935

www.artssaintsauveur.com



JORIS-JAN BOS

Une scène tirée de *Duo*, une pièce de William Forsythe des Ballets Frankfurt.27 mai au
5 septembre
2004Jeudi au dimanche
Version française 15 h 30
English version 1:30 p.m.Les pionnières
création théâtraleMusée Marguerite-Bourgeois
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
800, rue Saint-Paul Est (Vieux-Montréal) Québec
(514) 232-8871 www.musee-marguerite-bourgeois.com

Québec

Montréal

LE DEVOIR

Québec

Montréal

LE DEVOIR

Québec

DE VISU

L'exotisme selon Cordier

Coproduite par le Musée d'Orsay, le Dahesh Museum of Art de New York et le Musée national, l'exposition lève le voile sur l'un des maîtres de l'art anthropologique français

DAVID CANTIN

Après les splendides céramiques de Picasso, c'est désormais au tour des sculptures méconnues de Charles Cordier de prendre place au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) pour la période estivale. Produite conjointement par le Musée d'Orsay, le Dahesh Museum of Art de New York et l'Institut du Parc des Champs-de-Bataille à Québec, l'exposition *Charles Cordier - L'autre et l'ailleurs* lève le voile sur l'un des maîtres de l'art anthropologique français de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Même s'il demeure une véritable référence de la sculpture ethnographique et polychrome en France, Charles Cordier demeure méconnu du grand public. Cette grande sélection, qui rassemble quelque 80 sculptures, propose donc une lecture plutôt contemporaine de cet artiste très en vogue à son époque. En 1848, dans l'atelier parisien de François Rude, Cordier entame son œuvre ethnographique en sculptant le portrait d'un esclave noir affranchi du nom de Seïd Enkess, qu'il montrera par la suite à l'Exposition internationale de Londres. Grâce à ce buste de bronze qui fera sa renommée auprès de la reine Victoria, il obtient des bourses du gouvernement pour des missions dans le monde afin de «fixer les différents types humains qui sont au moment de se fondre dans un seul et même peuple». La majeure partie de son art cherche ainsi à représenter le type le plus individualisé dans le costume le plus véridique. Du coup, cette forme de synthèse entre la création et

la science s'applique à mettre à l'épreuve l'image idéale d'une race ou d'un peuple.

Un dialogue instructif

Entre 1848 et 1860, Cordier se passionne également pour une recherche décorative où la polychromie naturelle des marbres se mêle à l'utilisation du bronze argenté et doré. Un tel choix esthétique va plutôt à l'encontre de la dominante blancheur des marbres contemporains. Au fil des œuvres qui figurent dans les deux salles, on s'aperçoit que l'artiste français s'immerse dans un art scientifique qui vise à répertorier les populations de la Terre tout en s'intéressant à la notion d'«ubiquité du beau». En 1867, *Aimez-vous les uns les autres* témoigne sans contredit de la sensibilité abolitionniste de Cordier à travers l'union des races ainsi que d'une symbolique de la fraternité. Membre de la Société d'anthropologie de Paris, il représente en 1862 les trois principaux types du genre humain grâce à des sculptures comme *Le Chinois* (1853), *Le Nègre du Soudan* (1856) et *L'Arabe d'El Aghouat* (1856). Il faut voir comment le sculpteur agence le marbre-onyx d'Algérie avec l'albâtre calcaire dans un buste aussi magnifique que *Le Nègre du Soudan*. De tels assemblages impressionnent à bien des égards.

Bien qu'il soit surtout connu pour ses sculptures ethnographiques, Cordier deviendra célèbre sous le Second Empire grâce à des œuvres plus didactiques, des portraits ou encore des commandes assez prestigieuses. On pense notamment au *Monument à Christophe Colomb* inauguré à Mexico en 1877, à la réalisation d'une des chemi-



Chinois (1853), bronze doré et émaillé de Charles Cordier.

ART GALLERY OF HAMILTON

nées du foyer du nouvel Opéra de Paris (en 1866) ainsi qu'aux Atlantes sculptés pour la tribune du hall du château de Ferrières, témoignant de l'envergure monumentale de certaines œuvres de commande.

Les deux salles du MNBAQ

se complètent à merveille grâce à un design subtil et moderne. Les six regroupements permettent aux visiteurs d'admirer certains contrastes, tout comme l'aspect flamboyant de nombreuses sculptures. De plus, la notion de diversité culturelle

empêche l'exposition de tomber dans un quelconque décalage nostalgique. Un moment décisif où l'art et la science pouvaient en somme dialoguer, sans la moindre contrainte. Une visite fort instructive qui plaira ainsi à un très large public.

CHARLES CORDIER - L'AUTRE ET L'AILLEURS
Au Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec
Jusqu'au 6 septembre 2004



PATRICK SCHMITT / MUSÉE D'ORSAY
Aimez-vous les uns les autres (1867), réduction en bronze à patines dorée et noire de Charles Cordier.

AVIS AUX COLLECTIONNEURS

Le Musée national des beaux-arts du Québec recherche présentement des œuvres du peintre, graveur et illustrateur

CLARENCE A. GAGNON
(1881-1942)

afin de constituer une importante exposition rétrospective qui sera présentée au printemps 2006.

Si vous possédez des œuvres de Clarence A. Gagnon, détenez des documents ou des renseignements qui pourraient nous aider à retrouver des œuvres de cet artiste, vous êtes invité à communiquer avec la commissaire de l'exposition, M^{me} Hélène Sicotte en lui téléphonant au (514) 278-4201 ou en lui faisant parvenir un courriel à l'adresse suivante :

hsicotte@cam.org

Toutes les informations reçues seront traitées de manière confidentielle.

Merci de votre collaboration

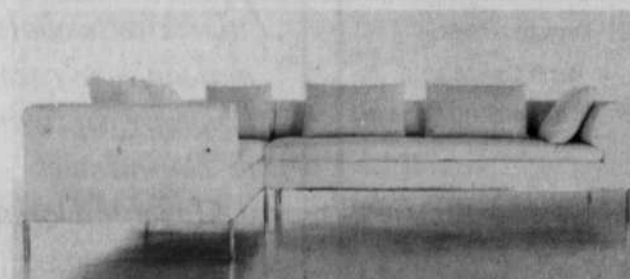
Musée national des beaux-arts du Québec

Québec

Parc des Champs-de-Bataille
Québec G1R 5H3

www.mnba.qc.ca

Le Musée est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec



BONALDO

GAMME DE TAPIS ET MOBILIER DE SALON
2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc t.514 287 9222 1.888.BONALDO
www.bonaldo.ca

PIERRE-LÉON TÉTREAULT

Plein-sud... Territoire d'abondance

du 3 au 20 juin

GALERIE D'ART JEAN-CLAUDE-BERGERON

150, rue St-Patrick, Ottawa, (ON), tel. (613) 562-7836

www.franco-culture.ca/galeriejcb

JEAN PAUL RIOPELLE

PASTEL 1962-1976

Lancement de deux catalogues samedi 19 juin en après-midi

«Pastel» et

«Catalogue raisonné Jean Paul Riopelle Tome 2»

Exposition jusqu'au 17 juillet 2004

GALERIE SIMON BLAIS

3420, boulevard Saint-Laurent, P.O. 151, 314 845 1193 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

de et Bond

du surréalisme au mysticisme

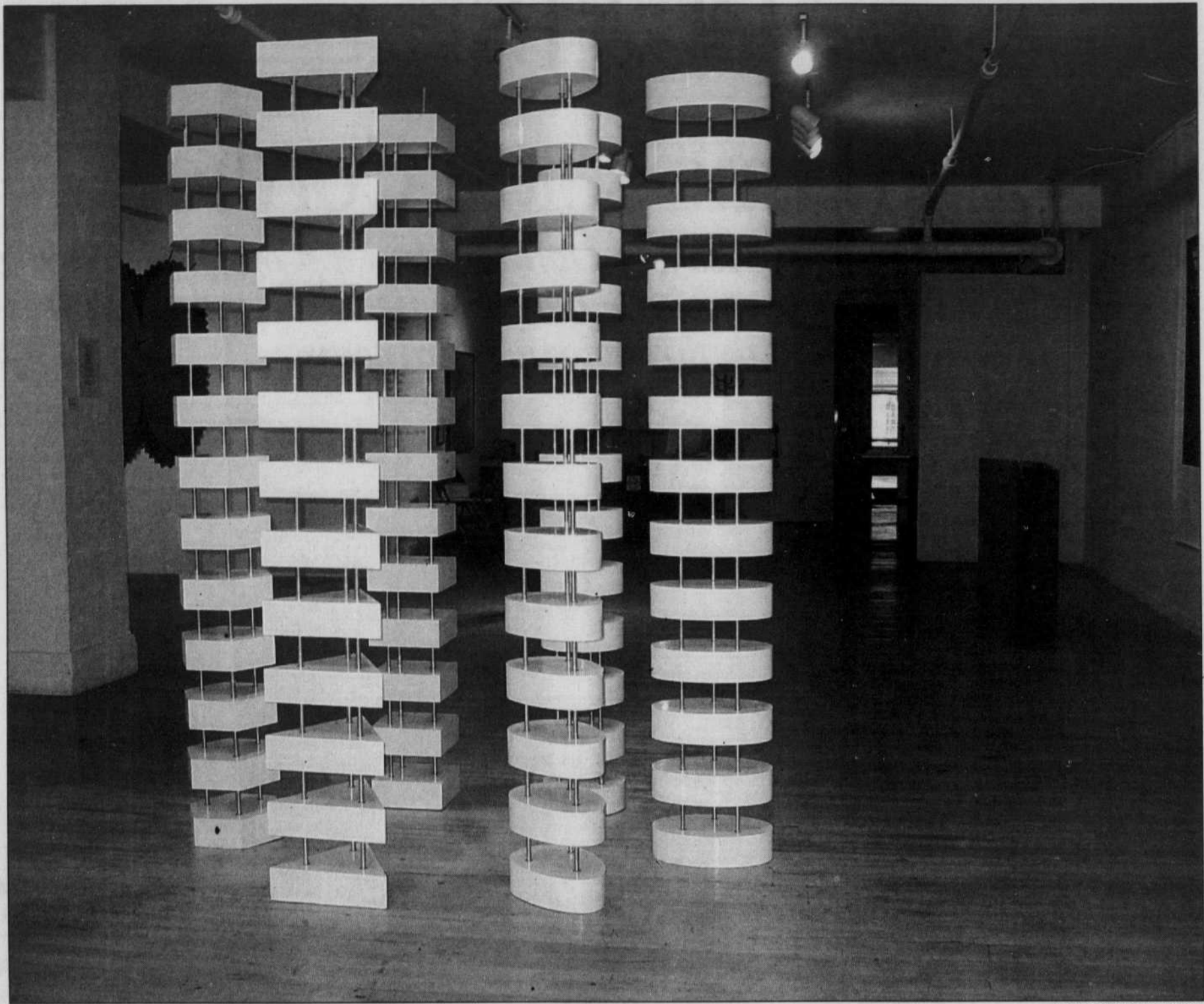
exposition du 17 juin au 26 septembre 2004

Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire

150, rue du Centre-Civique, Mont-Saint-Hilaire (450) 536-3033

Mardi 10h à 20h30; mercredi à vendredi 10h à 17h; samedi et dimanche 13h à 17h

DE VISU



MARIE-CLAUDE VALLERAND

Genèse relativité (1973), d'Yvette Bisson. Six éléments. Bois laminé, tiges d'acier recouvertes de tubulaires d'aluminium.

Sculptures et identité

L'exposition de la galerie Circa, qui réunit seize artistes, apparaît comme un survol de différentes formes de sculpture

LA SCULPTURE ET LE VENT

FEMMES SCULPTEURS

AU QUÉBEC

Jusqu'au 31 juillet
Centre d'exposition Circa
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espace 444

MICHEL HELLMAN

Traditionnellement considérée comme une forme d'art «virile», la sculpture est longtemps restée un domaine réservé aux hommes. Il était particulièrement difficile pour une femme de percer dans ce milieu et, malgré quelques cas isolés — on pense bien sûr à Camille Claudel —, il a fallu attendre les années 70 pour voir apparaître un véritable mouvement d'artistes sculptrices.

À la galerie Circa, l'exposition *La Sculpture et le Vent* — ce titre est inspiré par la phrase de Jean Giono citée en épigraphe du catalogue: «Je suis seulement l'ouvreur de fenêtres, le vent entrera après tout seul» —, présente les œuvres de plusieurs sculptrices du Québec des années 70 à nos jours et montre l'importance et la richesse de la contribution des femmes à l'histoire de la sculpture contemporaine. Pour les commissaires, Serge Fiset

et Rose-Marie Arbour, ces artistes ont «contribué à faire éclater certaines frontières étanches de naguère et favorisé l'apparition de pratiques et enjeux nouveaux». D'une certaine manière, c'est un complément à l'exposition *L'École des femmes*, présentée l'hiver dernier au Musée de Joliette et qui rassemblait des artistes canadiennes.

Une identité propre

L'exposition de la galerie Circa réunit seize artistes. Certaines sont connues, comme Jocelyne

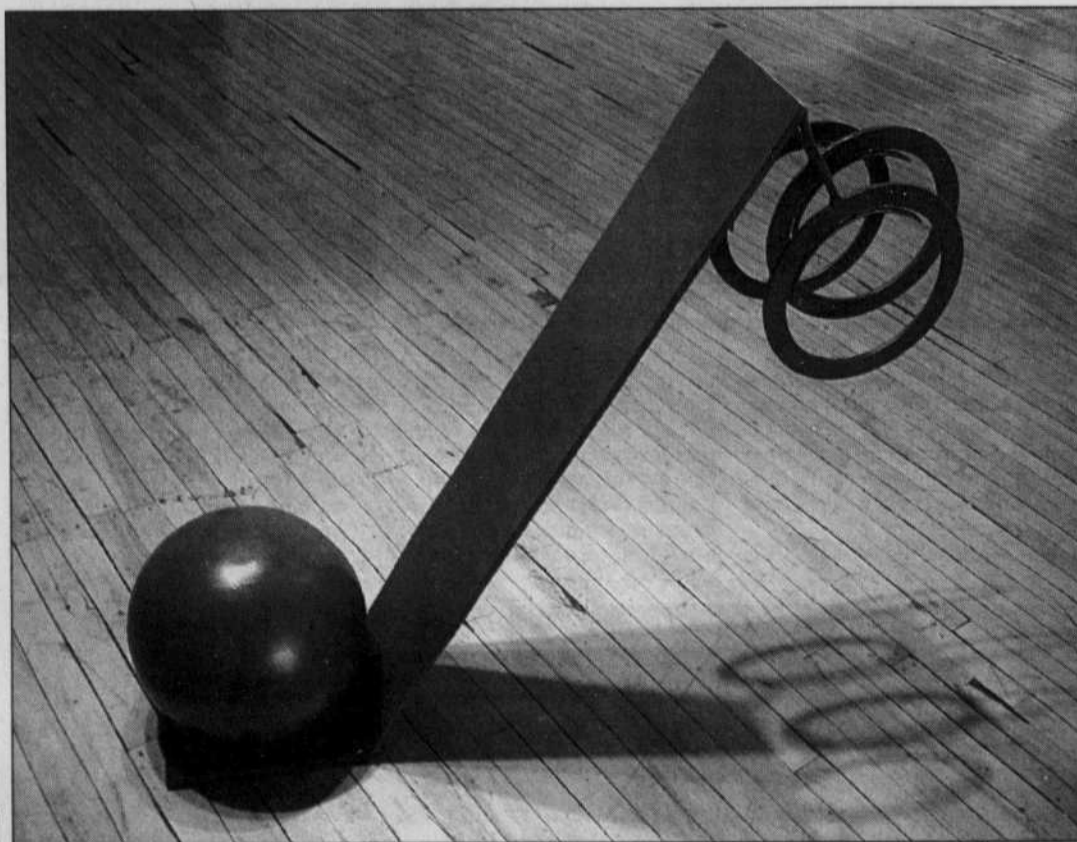
Allouche, Barbara Steinman ou Françoise Sullivan, d'autres moins. Les œuvres ne présentent pas de similarités formelles et ne suivent pas un arrangement thématique. L'exposition apparaît plutôt comme un survol de différentes formes de sculptures.

De la sculpture sur métal (le *Sans titre* de 1967 de Françoise Sullivan) à la sculpture sur verre (*Lieudit* de Lisette Lemieux), ou au travail holographique de Marie Christine Mathieu (une installation interactive sur ordinateur), les différentes pièces témoignent des nombreuses formes que peut recouvrir le mot «sculpture». Dans une salle consacrée aux projets «d'intégration à l'architecture» sont exposées des maquettes, comme celle de Marie-France Brière, qui sera réalisée en 2005 pour le nouveau pavillon de musique de McGill, ou celle de Rose-Marie Goulet pour le collège Dawson.

Une vidéo, dans laquelle les différentes artistes discutent de la dimension féminine de leur travail sculptural, rend l'exposition particulièrement intéressante. On voit ainsi des «pion-

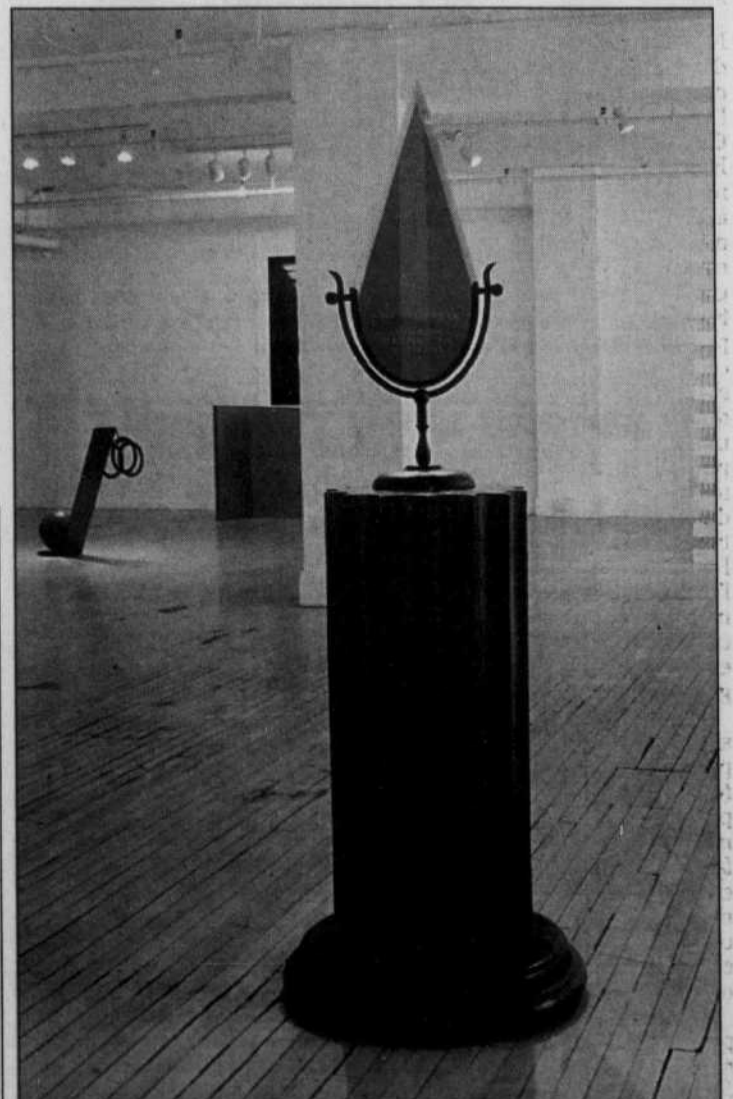
nières», comme Yvette Bisson et Sylvia Daoust, évoquer leurs difficultés pour s'intégrer dans les cours de sculpture et s'imposer dans l'environnement exclusivement masculin des années 50.

Si toutes les artistes insistent sur l'importance de leur identité féminine dans leur travail, la plupart se défendent pourtant de voir leur œuvre uniquement interprétée dans le contexte féministe. L'exposition ne cherche d'ailleurs pas à faire une comparaison entre la sculpture des femmes et celle des hommes. On veut surtout, par un rassemblement intelligent, faire apparaître la richesse et la diversité des œuvres présentées. Une manière de montrer peut-être que, malgré leur retard, les sculptrices ont réussi à percer véritablement en développant une identité propre.



MARIE-CLAUDE VALLERAND

Sans titre (1967), de Françoise Sullivan.



MARIE-CLAUDE VALLERAND

When I Say I Love You I Am Looking At My Reflection In Your Eyes (1994), de Lilianna Berezowsky.

ROBBIN DEYO

Jusqu'au 3 juillet

L'artiste remercie
le Banff Centre et le
Conseil des arts du Canada.

Galerie Circa

172, rue Ste-Catherine Ouest, espace 520
Montréal (Québec) Canada H3B 1A2
Tel. 514 866 8008. Téléc. 514 866 1288
E-mail: galerie@circaarts.com
Site Internet: www.galeriecirca.com

Maison Alphonse-Desjardins

*Laissez cette chaleureuse
maison vous raconter
l'histoire captivante
de Dorimène et
d'Alphonse Desjardins.*



Desjardins
Société historique
Alphonse-Desjardins

ENTRÉE GRATUITE • 6, rue du Mont-Marie, Lévis
(418) 835-2090 • 1 866 835-8444 (p.2090)





Cinéma

EXCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Carle, l'insoumis



Martin Bilodeau

Trois ans après *Gauvreau ou l'obligation de la liberté*, Charles Binamé (*Un homme et son péché*, *Eldorado*) renouera avec le documentaire à la faveur de *Gilles Carle, aujourd'hui*, un film-hommage qu'il réalisera cet été sur son ami atteint de la maladie de Parkinson — par ailleurs mentor de toute une génération de cinéastes québécois.

D'une durée de 50 minutes, ce film, dont la diffusion télévisuelle est prévue pour l'automne 2005 (Télé-Québec, Radio-Canada et Artv sont impliqués), posera un regard lucide et poétique sur l'auteur de *La Vraie Nature de Bernadette* et des *Mâles*, essentiellement à la lumière de sa condition actuelle.

Nourri par les témoignages de Chloé Sainte-Marie et de proches, entre Montréal et Île Verte, le film aura pour leitmotiv des extraits de *Mona McGill et son vieux père malade*, scénario prophétique que Carle a écrit pendant les premiers stades de sa maladie et pour la réalisation duquel Binamé avait été approché.

«Un des attraits du film, c'est l'utilisation sur la bande-son des extraits de *Mona McGill, qui va nous permettre d'entrer dans la pensée de Gilles Carle*», explique la productrice, Jeannine Gagné, d'Amazon Films. Celle-ci estime que l'amitié et la confiance qui unissent Carle et Binamé seront les principaux vecteurs de ce film de création sur l'espoir au présent, lequel, précise-t-elle, ne ressemble

ra en rien à un épisode de *Biographie*, pas plus qu'il n'est rattaché à l'exposition *Gilles Carle, un cinéaste de premier plan*, présentée au Musée de la civilisation du Québec jusqu'au 12 septembre.

Réalisatrice de *L'Insoumise*, un joli film sur l'univers de Marie-Claire Blais, et productrice de l'excellent *Roger Toupin, épicier variétés*, de Benoît Plon, Gagné a fait sa spécialité des projets atypiques, où prévalent la quête de sens et le rapport au temps. «Ce qui fait la beauté de ces films, c'est le fait que le sujet n'était pas évident au départ», confie celle qui fut approchée par Binamé (et non l'inverse) à la lumière de son parcours.

Du reste, il peut sembler difficile, en pensant à la démarche qui sous-tend le projet de *Gilles Carle, aujourd'hui*, de ne pas songer à Wim Wenders et à son *Nick's Movie*, sur les dernières heures du grand cinéaste Nicholas Ray, rongé par le cancer. Plus près de nous, dans le temps comme dans l'espace, on pense aussi au plus récent long métrage de Jean-Pierre Le-

febvre, *Mon ami Michel*, consacré au documentaire Michel Moreau, atteint de la maladie d'Alzheimer.

Enfin, le projet *Gilles Carle, aujourd'hui* a le vent dans les voiles et verra le jour, nous dit Jeannine Gagné, peu importe que la SODEC participe ou non à son financement. La réponse est attendue pour la fin du mois. «Mais nous sommes confiants qu'avec l'implication de trois télévisions, ça devrait marcher.»

Il y a quelque chose, chez Catherine Deneuve, qui m'énervé. Dans sa façon, essentiellement, de cultiver son mystère, d'offrir au goutte à goutte les larmes de son intimité. Le secret Deneuve m'a toujours semblé fabriqué, enveloppé dans du Yves Saint-Laurent et parfumé au Chanel numéro 5. Si bien que je n'ai jamais été convaincu que, derrière l'image de la beauté chic, la femme était digne de ce mystère.

D'où mon étonnement de la voir faire elle-même tomber le masque dans *À l'ombre de moi-même*, un ouvrage qui vient de paraître chez Stock et qui regroupe six carnets de tournages que la belle Peau d'âne a écrits dans ses instants de solitude. En fait, mon étonnement vient de ce que Deneuve, dans sa propre intimité et sous sa propre plume, apparaît plutôt superficielle et ennuyante, comme je me l'imagi-

nais. «Je suis trop méfiante, pas assez réfléchie et mentalement paresseuse», lâche-t-elle à la page 159 entre deux montées de lait au sujet du soudain désistement de sa coiffeuse personnelle pendant le tournage entre NY et LA de *Folies d'avril*. On la croit, et la preuve est là.

De fait, le recueil, d'intérêt égal, nous fait remonter le temps, depuis 1999 (*Dancer in the Dark*, avec regard éclairant sur les rapports de Bjork et Von Trier), jusqu'à 1968 (*Folies d'avril*, états d'âme d'une Européenne en Amérique). Les autres carnets et les autres exils, puisque le déracinement était le principal détonateur de ces journaux intimes, ont pour sujet les tournages d'*Est-Ouest* en Bulgarie et d'*Indochine* au Vietnam (avec habillement sur les décors et les costumes), puis, vingt ans plus tôt, celui de *Tristana* à Tolède, en Espagne, auprès d'un Luis Buñuel pour lequel Deneuve éprouvait des sentiments partagés depuis le tournage, quatre ans plus tôt, de *Belle de jour*. «Il y a eu des moments [sur le tournage de *BD*] où j'avais l'impression d'être simplement utilisée», confie-t-elle à Pascal Bonitzer, dont l'entretien — qu'on sent improvisé sans toutefois qu'il possède le charme de la spontanéité — clôt l'ouvrage.

Là-dessus, je vous quitte pour de longues vacances de six semaines. Au plaisir de vous retrouver en août. Bon été.

Abus de pouvoir

JAMES' JOURNEY TO JERUSALEM

Réalisation: Ra'anán Alexandrowicz. Scénario: Ra'anán Alexandrowicz et Sami Duenias. Avec Siyabonga Melongisi Shibe, Arie Elias, Salim Daw. Image: Shark De-Mayo. Musique: Ehud Banay, Gil Smetana et Noam Halevi. En hébreu, en anglais et en zoulou, avec sous-titres anglais. Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY

Ra'anán Alexandrowicz est un cinéaste israélien allergique à tout sectarisme et fort critique à l'égard de sa société. Ce qui doit d'ailleurs lui causer quelques ennuis... Il nous avait déjà donné le troublant et émouvant *The Inner Tour*. Ce documentaire, suivant en 2000 un groupe de Palestiniens en visite guidée, montrait un Etat d'Israël uniquement centré sur l'histoire du peuple juif et faisant bien peu de cas des délogés...

Voici qu'il se jette pour la première fois dans la fiction avec un sujet pas facile et un ton de comédie pour en témoigner. Projet assez casse-gueule, pas tout à fait réussi mais fort honorable, qui parvient tout de même à marcher sur une peau de banane sans se casser le cou: montrer Israël comme une terre d'intolérance et d'exploitation du plus faible.

On entre dans une fable moderne. James (Siyabonga Melongisi Shibe), un jeune Africain destiné à devenir pasteur, quitte son petit village pour faire un pèlerinage à Jérusalem. Mais verra-t-il un jour la ville sainte?

Attrapé à Tel-Aviv par l'immigration, il tombe entre les mains d'un homme (Arie Elias) qui exploite une main-d'œuvre migrante à bon marché. Le jeune homme connaîtra auprès de son patron et de son père une vie presque d'es-

clave, tout en gardant sa foi. Jusqu'au jour où James apprendra à son tour l'art d'exploiter ses compagnons d'infortune pour son propre compte. Morale de l'histoire: aucune.

L'idée du film est venue au réalisateur d'un Nigérien transplanté à Tel-Aviv qui lui avait raconté les rêves qu'il entretenait jadis sur Israël. Une terre promise où coulait le lait et le miel, sous les sourires du Peuple élu, etc. La réalité était bien entendue tout autre. Il l'apprit à la dure.

Sur cette trame, Ra'anán Alexandrowicz a créé des personnages aux traits assez caricaturaux. Le bon gars africain candide et berné, le crapuleux Israélite chasseur de têtes... En fait, c'est toute la société israélienne qui en prend ici pour son rhume. Aucun personnage faisant preuve de vraie compassion dans ses rangs, mais des profiteurs et des cyniques à des degrés divers.

James' Journey to Jerusalem n'est pas la comédie pour rire aux éclats, on l'aura compris. Plutôt une série de situations d'abus de pouvoir avec une ou plusieurs victimes au ton, ce qui ne suscite guère l'hilarité. Pas question ici non plus de prouesses d'acteurs. Le film se révèle d'une facture assez naïve et traduit le manque d'expérience du cinéaste dans le domaine de la fiction. Mais Ra'anán Alexandrowicz parvient tout de même à dénoncer les basses quêtes du profit en Israël, en louvoyant à travers ce thème miné grâce au véhicule de la comédie. C'est surtout à son courage qu'on a envie de lever notre chapeau, car il affronte des tabous nationaux avec son esprit critique. Licence artistique: il pourra du moins toujours prétendre que sa fable a une perspective internationaliste et aurait pu se situer n'importe où.

Le Devoir

Un Spielberg entre deux chaises

THE TERMINAL

De Steven Spielberg. Avec Tom Hanks, Catherine Zeta-Jones, Stanley Tucci, Chi McBride, Diego Luna, Barry Shabaka-Henley. Scénario: Andrew Niccol, Sacha Gervasi, Jeff Nathanson. Image: Janusz Kaminski. Montage: Michael Kahn. Musique: John Williams. États-Unis, 2004, 129 minutes.

MARTIN BILODEAU

C'est fou à quel point les qualités de Steven Spielberg peuvent parfois se transformer en défauts. Une nouvelle preuve en est faite avec *The Terminal*, son 21^e long métrage (ou son 22^e, selon qu'on compte le téléfilm *Duel*). Un opuscule, en fait, dans lequel le réalisateur de *Jaws* et de *Minority Report* aborde, avec les outils qu'on lui connaît (humour de fabuliste, regard d'humaniste, etc.) les thèmes et les conditions narratives qui lui conviennent le moins: la reconnaissance interculturelle, le poids de l'exil, le huis clos.

Son héros, Victor Narvoski, réunit pour sa part toutes les qualités de *Forest Gump*: candeur innée, bonne humeur inflexible, courage et persévérance, face à lui-même ou à l'adversité. Il est, contrairement à *Gump*, doté de facultés intellectuelles qui se situent dans la moyenne, mais avec un Tom Hanks contraint de forcer le trait et d'user d'un vocabulaire réduit, la chose passe quasiment inaperçue.

Débarqué à l'aéroport JFK de New York avec un passeport invalide par un coup d'État qui s'est produit dans son pays d'Europe de l'Est pendant qu'il survolait l'Atlantique, Narvoski se voit contraint par Frank Dixon (Stanley Tucci), le directeur de la sécurité de l'aéroport, à errer, comme un chien sans médaille, dans la zone internationale en attendant que sa situation se régularise. Or les quelques jours d'attente prévus se muent en semaines, puis en mois. Narvoski devient en ces lieux une sorte de mascotte, ainsi qu'un problème récurrent pour le directeur, un être arriviste et cynique, qui le guide vers des issues possibles mais illégales que l'homme honnête (forcément) refuse d'emprunter. D'autant que son amitié amoureuse avec une hôtesse de l'air frivole (Catherine Zeta-Jones) l'enracine encore plus profondément dans le sol bétonné de ce microcosme de l'Amérique mouvante et marchande, qui grouille d'immigrants qu'on ne voit pas.

De cette idée de monde invisible, qui recoupe celle exploitée par Stephen Frears dans *Dirty Pretty Things*, Steven Spielberg ne tire pas grand matière à réflexion. Au mieux, sa fable comique, bon enfant et inoffensive, plusieurs crans en dessous de *Catch Me if You Can*, mais dans la continuité du décor de celui-ci, oppose l'Amérique froide et apathique à ceux qui en ont rêvé, ou qui en rêvent encore.

Le premier quart d'heure est plombé de maladroites. Le scénario d'Andrew Niccol (*Truman Show* et *Gattaca*, quand *Truman* enchaîne les péripéties ordinaires du bon gars égaré dans le «twilight zone» douanier, où tous ses interlo-



SOURCE DREAMWORKS PICTURES

Débarqué à l'aéroport JFK de New York avec un passeport invalide, Narvoski se voit contraint par le directeur de la sécurité de l'aéroport à errer dans la zone internationale en attendant que sa situation se régularise.

cuteurs font semblant qu'il comprend la langue. Cette langue, Narvoski l'apprendra en négociant sa survie dans le labyrinthe aéroportuaire; tel un Petit Poucet, il attend la livraison des bottes de sept lieues susceptibles de le sortir de là.

L'ennui, avec ce film, c'est que sa proposition tient à peu de choses: une convention irréaliste, un rapport d'identification forcé au héros. Or, plutôt que de les ménager, Spielberg compile les scènes sentimentales, reléguant au second plan les questions importantes. Notam-

ment la raison du séjour de Narvoski aux États-Unis, énoncée mollement, et peu convaincante au demeurant, alors qu'elle aurait dû donner sa charpente au film et sa force au personnage.

Plus dérangeant encore est cette façon qu'a Spielberg d'idéaliser les employés de l'aéroport, immigrants ou Afro-Américains, le cœur sur la main et prêts au sacrifice pour permettre au héros d'accomplir son projet. Hélas, dans le regard embué du réalisateur (de *Schindler's List*, pourtant), cette

idéalisation bédéesque frise la condescendance. D'où les sentiments mitigés qu'inspire ce *Terminal* qui idéalise l'Ailleurs tout en présentant les États-Unis comme le seul remède d'un monde malade. On en sort avec l'impression d'avoir été assis entre deux chaises. D'aéroport, d'où l'inconfort.

On notera enfin que la version française de *The Terminal* n'étant pas prête, le studio Dreamworks a choisi de reporter la sortie du film, dans les deux langues officielles, au 25 juin.

L'ARCHE DE NOÉ

12 JUIN - 03 OCTOBRE 2004

CITÉ DE L'ÉNERGIE

1882, rue Cascade, Shawinigan
819.537.5300 • musee.beaux-arts.ca

Suivez-moi à Shawinigan

Découvrez les œuvres de grands artistes comme Picasso, Degas et Fafard inspirées du monde animal. Une exposition du Musée des beaux-arts du Canada présentée par la Cité de l'énergie. Ça vaut le détour!

Stephan Balkenhol, *Rhinocéros*, 2000 (détail)
Collection privée, Duesseldorf. Photo: Matthias M. Schütz

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE
SHAWINIGAN

Canada

Musée des beaux-arts du Canada
National Gallery of Canada



CHRISTAL FILMS PRÉSENTE

SÉLECTION OFFICIELLE

FESTIVAL DE CANNES

★★★★★

«Superbe portrait d'une femme forte»

- Maxime Demers, *Le Journal de Montréal*

«...Emmanuelle Béart offre ici l'une des prestations les plus vibrantes de sa carrière.»

- Marc-André Lussier, *La Presse*

«...une distribution idéale.»

- Jean Philippe Angers, *Métro*



EMMANUELLE BÉART GASPARD ULLIEL

LES ÉGARÉS

UN FILM DE ANDRÉ TÉCHINÉ

STUDIO CANAL WWW.MARSDISTRIBUTION.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

13 ANS+ FAMOUS PLAYERS PARISISAN CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE SON DIGITAL

CINÉMA

SEMAINE DU 19 AU 25 JUIN 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

